

<http://divergences.be/spip.php?article959>



La nuit au cinéma, la nuit en Méditerranée... (1)

- Archives - Archives Générales 2006 - 2022 - 2008 - N°15 Octobre 2008 - Cinéma théâtre etc. -

Date de mise en ligne : lundi 29 septembre 2008

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Una Notte de Toni D'Angelo (Italie, 2007, 1h31mn)

Falafel de Michel Kammoun (Liban/France, 2005, 1h23mn)

La nuit méditerranéenne... Deux films, deux visions cinématographiques qui se croisent. La ville, l'histoire, la nuit... La nuit des rencontres, des retrouvailles, la nuit des fuites et des épreuves...

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L96xH137/images-1-7-bb1ce.jpg>
http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L128xH170/images_128-f62c8.jpg

Dans les deux films, la ville " Naples ou Beyrouth " est un personnage symbolique qui influe sur le parcours de cette nuit qui révèle les protagonistes à eux-mêmes. Personne ne sortira indemne de cette nuit particulière.

La nuit pour thème, la nuit pour sujet, la nuit pour décor pour les deux films " *Una Notte* et *Falafel* " qui se déroulent comme une tragédie ordinaire... Unité de temps, unité de lieu et deux villes symboliques sous influence : Naples et Beyrouth.

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L124xH93/images-17-eb28b.jpg>

Dans un bar, la caméra suit un homme ivre qui part en voiture... Un mur, le choc, fondu au blanc. En prologue de *Una Notte* [1] de Toni D'Angelo , la mort d'un homme dont finalement on ignore si elle est accidentelle ou volontaire, une mort qui sera le prétexte à des retrouvailles. Salvatore, Annamaria, Alfonso et Riccardo reviennent à Naples pour les funérailles. Le retour à Naples fait remonter le temps et laisse transparaître les mensonges, les frustrations, les faux-semblants, avec un coryphée en la personne du chauffeur de taxi qui les conduit d'un lieu à l'autre et qui devient le fil rouge de l'histoire, des histoires.

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L230xH230/una-notte-1-d4b6e.jpg>

Issus de la bourgeoisie napolitaine, ils/elle travaillent ailleurs, à Rome, dans le Nord du pays... Il n'y a pas de travail pour une certaine classe sociale à Naples. Le retour à la ville natale pour les obsèques d'Antonio et le bilan de la quarantaine génèrent des réflexions parfois amères et douloureuses. Les blessures personnelles refont surface, les lâchetés et les frustrations aussi. La nuit avance et, peu à peu, les masques se fissurent, les maquillages s'estompent, laissent transparaître une réalité banalement sordide, et les aveux démentent les belles paroles et les assurances du début de la réunion.

Un musicien qui a abandonné la musique, une femme séparée de l'homme qu'elle désire, un homme marié qui se réfugie dans un quotidien familial, un patron en faillite... Tous ces personnages, confrontés à la disparition d'un ami et à Naples, se retrouvent, se perdent ou s'opposent dans un face à face nocturne.

Naples, que l'on découvre dès le début du film en plan large, fait figure de personnage principal. Naples dont Raffaele, le chauffeur de taxi coryphée, dit : « *Cette ville est un foutoir !* ». La nuit, Naples, les destins se bousculent et s'éloignent... La lucidité, la cassure en l'espace d'une nuit.

Dans les deux villes, la ballade nocturne est une métaphore de la quête qui renoue avec un imaginaire méditerranéen. À chacun et chacune son odyssée personnelle. Quête à plusieurs personnages d'un passé sublimé ou trahi dans *Una Notte* , quête d'un devenir en question dans *Falafel* . Dans les deux films, le territoire intervient à part entière dans l'univers des personnages, il est l'univers des personnages.

http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L184xH245/falafel_fichefilm_imagesfilm-9059c.jpg

Dans **Falafel** de Michel Kammoun [2], Toufic regarde le monde adulte et se cherche dans une société détruite. Beyrouth... les années 1990, fin de la guerre. Le besoin de vivre intensément, d'oublier le conflit, de « reconstruire » un autre horizon et d'effacer les années meurtrières est perceptible dans les regards, les non-dits. Toufic déambule entre sa famille, ses amis et ses amours. Il s'agit de vivre « normalement » pour ce jeune homme, d'oublier la charge de l'histoire conflictuelle de sa ville.

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L130xH102/images-6-6-ef46e.jpg>

Mais est-ce possible ? Si la soif de vivre pour toute une jeunesse est dominante, elle n'efface pas pour autant les marques d'une violence qui, à tout moment, peut rejaillir. Plusieurs décennies de guerres, de conflits, d'enjeux de pouvoir laissent des traces sur une société qui est tentée par l'amnésie. La population paie le prix fort de cette guerre et de ces tensions. Beyrouth, dans cette nuit de la Méditerranée orientale, ouverte et chaleureuse, peut basculer à chaque instant dans la violence.

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L104xH73/images-4-6-7038f.jpg>

Récit initiatique d'un jeune homme, d'un adolescent dirait-on aujourd'hui, **Falafel** est une parabole sur la situation au Liban où l'expression cinématographique en est féconde. Comment en effet raconter une histoire, un quotidien sans évoquer la situation particulière de la société libanaise ? Falafel, c'est la boulette de pois chiche frite que l'on mange un peu partout dans ce Moyen-orient meurtri. Le falafel est « *un plat populaire qui peut réunir toute la population dans sa diversité et ses divergences. C'est le Liban du peuple mais en même temps, c'est le Liban tout entier. J'ai imaginé un monde où le falafel représenterait une manière de pensée, une façon de vivre, une nouvelle vision des choses. Le falafel ne serait plus "la bouffe du pauvre", mais une philosophie dans la vie. Une douceur aigre et piquante. Une comédie dramatique et décalée dans ce pays excentrique qu'est le Liban.*

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L61xH96/images-5-6-c0491.jpg>

J'ai voulu également communiquer à travers **Falafel** un ensemble d'émotions que l'on ressent à Beyrouth. C'est de l'ordre de l'impalpable, de l'insaisissable. Des choses qui flottent dans l'air autour de soi quand on est dans ses ruelles. Ce sont des états d'âme difficiles à traduire par des mots. Des moments de magie qui vous marquent sans que vous ne puissiez les capturer. Des parfums, des sonorités, des perceptions. Seul le cinéma peut traduire cet ensemble de sensations. [3] »

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L150xH185/R29647-14c34.jpg>

Et Michel Kamoun d'ajouter : « *on assiste à un renouveau du cinéma libanais avec des films comme Falafel. Pour la génération précédente, le cinéma était un outil politique et de militantisme, ils étaient pratiquement des combattants. Et la guerre était leur thématique centrale. Les cinéastes actuels se penchent davantage sur la quotidienneté* »

Une quotidienneté en effet cernée et filmée au plus près où la peur et la violence, exacerbées dans cette région, soulignent la banalité d'une réalité ordinaire. « *Je voulais faire un film qui ne soit pas un documentaire, ni une radiographie sur le Liban, mais un film libanais à dimension universelle. En effet, il n'y a pas que le Liban qui danse sur un volcan, toute une jeune génération peut se reconnaître dans cette peur du lendemain. [...] Toutes les sociétés sont en rupture, et partout dans le monde les jeunes générations sont inquiètes, elles ont souvent les mêmes peurs. Et tous ont envie de s'étourdir dans le plaisir immédiat. La violence de l'être humain est malheureusement universelle* » [4].

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L97xH129/images-3-9-baad5.jpg>

Le film oscille entre une réalité crue et la fable orientale avec certains des personnages comme le vendeur de falafels ou même Toufic qui fait apparaître une étoile pour séduire Yasmine, jusqu'à cette pluie de falafels qui met fin à une spirale de la violence. L'irruption du conte dans la trame du récit renoue avec cette tradition méditerranéenne de la narration poétique et la nuit, tout est possible...

À la recherche des images d'un passé révolu, rejet et nostalgie dans *Una Notte*, abrogation d'un passé en perpétuelle reconstruction dans *Falafel*. Naples la décadente et Beyrouth la détruite...

[1] **Una notte** de Toni D'Angelo (Italie, 2007, 1 h 31 mn). Scénario : Toni D'Angelo, Salvatore Sansone - Image : Rocco Marra - Décor : Daniela Angelo - Carmine Guarino - Montage : Letizia Caudullo - Musique : My own parasite - Son : Daniele Maraniello - Interprétation : Nino D'Angelo, Luigi Lacuzio, Alfonso Postiglione, Salvatore Sansone, Stefania Troise, Riccardo Zinna.

[2] **Falafel** de Michel Kammoun (Liban/France - 2005 - 1 h 23 mn) Scénario : Michel Kammoun - Image : Muriel Aboulrouss - Décor : Pamela Ghanime - Montage : Gladys Joujou - Musique : Toufic Farroukh - Son : Chady Roukoz - Interprétation : Elie Mitri, Issam Boukhaled, Michel Hourani, Gabrielle Bou Rached, Hyam Abou Chedid. Distribution : Les Films du Paradoxe. Date de sortie : 23 juillet 2008. Remarqué grâce à un court métrage, *la Douche* (1999) « sélectionné dans de nombreux Festivals internationaux et diffusé dans plus de dix pays dont les USA, le Canada, l'Amérique du sud, la Suisse, Singapour, l'Espagne, l'Allemagne, la France », Michel Kammoun a commencé par des études d'architecture, puis est parti suivre des cours de cinéma à Paris : « *Faire du cinéma n'est pas le métier que j'ai choisi, c'est une évidence, une passion vitale pour moi. Il donne un sens à ma vie.* »

[3] Extrait d'un entretien réalisé par Gaillac-Morgue.

[4] « *À mon frère, 1977-1999* », le film est dédié à son jeune frère mort à 17 ans.